

pour y soulever et pour y recruter les éléments d'un second flot révolutionnaire qui emportât ce que le premier flot national avait respecté, et qui démolît ce que la modération du peuple avait fondé.

IX.

Ils n'avaient que trop bien réussi. La fermentation générale servait leurs desseins. tous les éléments sains et corrompus de la population étaient remués jusqu'au fond et confondus dans le bouillonnement des événements. il était facile de leur imprimer une impulsion nouvelle et de diriger ensuite à son gré une immense sédition, savante et audacieuse dans ses chefs, aveugle et involontaire dans les masses. On pouvait sous prétexte d'achever la révolution entraîner ce peuple à la dépasser et à la détruire. tel était l'espoir des terroristes.

Il y a toujours deux peuples dans un peuple. ou plutôt quelle que soit l'égalité dans les droits, il y a toujours inégalité dans les mœurs et dans les instincts. L'homme le plus vertueux porte dans sa nature certains éléments de vice et même certaines possibilités de crime qu'il subjugué et qu'il anéantit en lui par sa vertu. L'humanité est faite comme l'homme. elle n'est que l'homme multiplié par millions. Le crime est un élément de l'humanité. il se retrouve dans une fatale proportion dans toute

agglomération de peuple. c'est pour cela qu'il y a des lois et des forces publiques.

C'est cette partie vicieuse, féroce d'instincts et criminelle du peuple, que le parti terroriste appelait en aide à ses théories ce jour-là. il lui montrait l'abaissement de toutes les classes aisées comme une vengeance, le désordre comme un règne, la société comme une proie, l'expropriation comme une espérance, la suprématie d'une classe sur toutes les autres, comme la seule démocratie réelle; la confiscation, la proscription comme ses armes légitimes. une Convention dominée par la démagogie de Paris comme la République. les tribuns pour législateurs, les bourreaux pour licteurs, la hache révolutionnaire pour dernière raison, pour seule conscience du peuple victorieux.

X.

Les hommes qui entendaient ainsi la République étaient peu nombreux. c'étaient des conjurés jeunes pour la plupart, pâlis dans les veilles des sociétés secrètes, exaltés par les conciliabules nocturnes. sans pudeur, et sans responsabilité dans ces réunions où tout est fiévreux. empoisonnés dès leur enfance par ces évangiles de la terreur, où Danton ou Saint-Just sont défiés l'un pour son audace dans le meurtre, l'autre pour son sang-froid dans l'im-

molation. des hommes aigris par l'isolement de leurs pensées ; d'autres tentés par l'imitation de ces attentats qu'ils trouvent grands parce qu'ils sont rares ; d'autres parodistes du drame de la première révolution, plagiaires de l'échafaud, ambitieux d'un nom dans l'histoire à quelque prix que la conscience mette la renommée ; jaloux des célébrités du crime, hommes que l'immortalité de Marat et de Babeuf empêchait de dormir. on comprenait depuis plusieurs années à leurs propos et à leurs écrits, que des pensées sinistres transpiraient de leur âme, et que si une révolution venait à leur offrir l'occasion de leur perversité, ils ne s'arrêteraient devant aucun acte, comme ils ne s'arrêteraient devant aucune pensée et devant aucune réprobation de la conscience du genre humain. c'étaient les sophistes de l'échafaud, réchauffant à froid des colères éteintes, pour motiver des attentats posthumes, et pour faire des victimes au lieu de faire des citoyens.

Ces hommes ne pouvaient recruter leurs forces que dans le limon le plus profond et le plus méphitique de la population des grandes capitales. le crime ne fermente que dans ces agglomérations d'oisiveté, de débauches, de misère volontaire, et de vices. l'immoralité loin du grand jour où la discipline et le travail de la société ne pénètrent pas.

La masse de la population laborieuse et domiciliée à Paris avait fait, en lumière en civilisation véritable

et en vertu pratique, d'immenses progrès depuis cinquante ans. L'égalité l'avait ennoblie, l'industrie l'avait enrichie. Le contact avec les différentes classes qu'on appelait autrefois la bourgeoisie, avait poli et adouci ses pensées sa langue et ses mœurs. L'instruction généralisée, l'économie devenue une institution par les caisses d'épargne, les livres multipliés, les journaux, les associations fraternelles ou religieuses, l'aisance qui donne plus de loisir, le loisir qui permet la réflexion, l'avaient heureusement transformée. la communauté d'intérêts bien compris entre ce peuple et la bourgeoisie avec laquelle il se confondait, avait mis en commun même les idées. L'immense masse de raison publique qui s'était infiltrée par tous les organes dans ce peuple des ouvriers de Paris, le prémunissait d'avance contre l'entraînement et la domination des terroristes. les souvenirs de la terreur, des supplices, des proscriptions, des confiscations, des assignats des emprunts forcés, des maximum de la première république devenus familiers par la vulgarisation de l'histoire à toutes les classes de la nation, n'inspiraient pas moins d'horreur aux pauvres, qu'aux riches. la conscience est quelquefois plus juste dans les masses que dans l'élite des populations, parce que la conscience est presque le seul organe moral qu'elles exercent. Le sophisme n'est qu'à l'usage des savants, la nature ne le connaît pas. Entre le

peuple et les excès auxquels on voulait le ramener il y avait sa conscience et sa mémoire. un demi-siècle est la moitié d'une vie d'homme mais c'est un si court intervalle dans la vie d'une nation que 1848 ne paraissait en réalité que le lendemain de 1793 et qu'en regardant le pavé de ses rues le peuple tremblait de poser le pied sur les traces du sang de sa première république.

Les terroristes de 1848 ne pouvaient donc faire appel pour s'emparer de la seconde république qu'à deux éléments qu'on trouve toujours dans une ville en ébullition de quinze cent mille âmes, le crime ou l'erreur. Ces deux éléments ils les avaient en ce moment sous la main.

Le parti des condamnés libérés, abject par ses mœurs, croupissant dans le vice, alléché au crime, sortant des prisons et y rentrant sans cesse, comme dans une fatale intermittence de délit et de châtement. Les hommes revomis par les bagnes pervertis par le contact des cachots. Ceux qui vivent dans Paris des hasards du jour, des embûches qu'ils tendent, des honteux commerces qu'ils exercent dans une capitale corrompue. Ceux que la mauvaise renommée force à cacher leur vie dans la foule. ceux qui ayant perdu par le désordre ne voulant pas conquérir par le travail les conditions régulières de l'existence, se constituent en état de haine et de guerre contre toute discipline

et toute société. ceux qui renversant en eux toutes les conditions de la moralité humaine font du vice une profession et du crime une gloire ; ceux enfin qui ont en eux-mêmes le vertige continu du désordre, le souffle sans repos de l'agitation, la volupté du chaos, la soif du sang.

Tous ces hommes qu'on rougit de nommer du même nom que le peuple, forment une masse d'environ vingt mille vagabonds prêts à toute œuvre de ruine, inaperçus dans les temps calmes, sortant de l'ombre et couvrant les rues dans les jours de bouillonnement civil. un signe de leur chef, un appel nocturne à leurs complices, suffisent pour les rallier en un moment.

Ils étaient ralliés et debout d'avance par le bruit de la fusillade et par l'écroulement d'un gouvernement depuis trois jours. C'étaient des bandes de cette armée qui incendiaient en ce moment à Puteaux, à Neuilly, qui dévastaient et pillaient la demeure du roi et la maison de plaisance de la famille Rothschild, au moment même où cette famille envoyait un subside volontaire immense aux ouvriers blessés ou affamés. C'étaient elles qui saccageaient les Tuileries préservées avec peine par les vrais combattants. Le peuple les avait énergiquement vomies de son sein et plusieurs avaient payé de leur vie leurs rapacités. repoussés avec indignation par le peuple de la révolution, ils

s'étaient replongés **décus** dans leur limon. on n'avait qu'à l'agiter pour les en faire ressortir.

XI.

L'autre élément que le parti terroriste avait également à sa disposition et qu'il pouvait conduire en le trompant à l'assaut d'un nouveau pouvoir, c'était non pas, comme nous l'avons vu, les ouvriers séduits enrégimentés, disciplinés sous les différents chefs d'écoles socialistes. ceux-là étaient honnêtement et héroïquement **opposés** alors à toute violence et à tout désordre. mais ceux qui appartenaient au parti brutal, ignorant et pervers des communistes, c'est-à-dire des démolisseurs, des ravageurs, des barbares de la société. toutes leurs théories se bornaient à sentir leurs **souffrances** et à les transformer en jouissances en faisant invasion dans les propriétés, dans les industries, dans les terres, dans les capitaux, dans les commerces, et à s'en distribuer les dépouilles comme une légitime conquête d'une république **affamée** sur une bourgeoisie dépossédée, sans s'inquiéter du lendemain de la législation d'un tel ravage organisé.

Ces deux éléments, l'un criminel, l'autre aveugle, se réunirent et se coalisèrent naturellement et sans préméditation sous la main de quelques meneurs actifs. une même pensée les ralliait dans une

même impulsion, quoique par des instincts différents, pour renverser dans le gouvernement provisoire, la barrière qui venait de s'élever contre leurs excès, ou pour contraindre ce gouvernement à servir d'instrument docile à leur tyrannie. Ils ramassèrent un troisième élément de nombre et de violence dans le peuple indigent des banlieues de Paris et des faubourgs, accouru la veille au bruit du canon et réuni en masse innombrable à la clarté des torches sur l'immense place de la Bastille, ce mont Aventin des révolutions, embranchement des vastes rues qui débouchent de tous les affluents de Paris.

Sur cette place jusqu'à minuit des groupes armés s'électrisaient eux-mêmes par leur nombre, par leurs fluctuations, par ces murmures qui sortent de ces grandes masses d'hommes rassemblés, et qui décuplent leurs forces comme les flots d'une mer qui monte accroissent la force des vents. ces groupes n'avaient aucune intention malfaisante contre la société. au contraire, ils étaient descendus armés pour défendre le foyer des citoyens de Paris contre le retour des troupes qui menaçaient, leur disait-on, de la vengeance du roi la capitale.

Mais plus le danger de ce retour de la royauté et de l'armée leur paraissait redoutable, plus la révolution accomplie leur était chère. plus aussi ils s'alarmaient et s'indignaient des dangers de fai-

blesse ou de trahison que cette révolution leur paraissait courir. Les nouvelles de la Chambre des députés et de l'Hôtel de Ville circulaient altérées parmi eux. ils s'interrogeaient les uns les autres sur la valeur des noms qui composaient le gouvernement. ces noms passaient ainsi de groupe en groupe, de bouche en bouche, d'orateur en orateur, par un orageux scrutin. Dupont de l'Eure était béni pour sa constance et sa vertu, mais accusé pour ses années. On se refusait à croire qu'à quatre-vingt-deux ans un homme pût avoir du bord de sa vie politique, la puissance de volonté et de résistance suffisantes pour donner à son pays l'aplomb et l'impulsion dont un gouvernement révolutionnaire a besoin. Ce vieillard cependant devait donner un merveilleux démenti au temps.

Le nom d'Arago était salué d'acclamations unanimes. il portait en lui les deux prestiges qui fascinent un peuple intelligent. la science, sorte de droit divin contre lequel les masses ne contestent pas en France. et le renom d'honnête homme qui fait incliner tous les fronts.

Ledru Rollin leur donnait des gages éclatants par le rôle de tribun de la démocratie militante qu'il avait pris dans le parlement dans les banquets, dans le journal radical *la Réforme*. Son âge, sa fougue révolutionnaire dominée par une intelligence éloquente, sa figure, son attitude, son geste, étaient la per-

sonnification d'une démocratie selon leurs yeux et selon leur cœur. tout cela donnait au nom de Ledru Rollin une sorte d'inviolabilité. s'ils ne l'acceptaient pas comme un homme d'État, ils le reconnaissaient comme leur persévérant complice en conquêtes révolutionnaires : ils l'admiraient comme leur tribun.

Les noms de Marie et de Crémieux ne leur présentaient que des souvenirs d'opposition, d'intégrité, et de talent dans la double arène du barreau et du parlement ils hésitaient à les trouver suffisamment républicains.

Le nom de Lamartine leur inspirait à la fois plus de faveur et plus d'ombrage. ils flottaient à son égard entre l'attrait et la répulsion. il était libéral mais il était terni d'une tache d'aristocratie originelle. il était de l'opposition depuis 1830, mais il avait servi la restauration dans sa jeunesse, et il ne l'avait jamais insultée depuis sa chute. il avait professé dans *les Girondins* une admiration théorique pour l'avènement régulier du peuple à tous ses droits légitimes. mais il avait répudié et à la tribune et dans ses livres la démagogie et l'organisation du travail. il avait été impartial et juste pour les grandes pensées des premiers acteurs de la révolution. mais il avait impitoyablement signalé leurs moindres excès et flétri sans excuses tous leurs crimes. un tel nom devait être violemment discuté

dans les groupes extrêmes et soupçonneux du peuple. « Que vient faire cet homme parmi nous? disaient les uns : Nous trahir? — Non, répondaient les autres, il a la conscience de l'honneur. il ne voudrait pas dévouer un nom déjà célèbre au mépris de la postérité. — Mais il est du sang de nos ennemis. mais il aura des ménagements à garder envers les classes nobles, riches propriétaires bourgeois comme lui. — mais il a l'horreur natale de ce que ces aristocrates appellent l'anarchie. — mais il a défendu la constitution représentative et la paix sous le dernier régime. — Il a le sentiment de la dignité nationale, sans doute. mais il aura des accommodements avec les cabinets étrangers et des attermoiements avec les trônes. ce ne sont pas de tels hommes qu'il nous faut. il faut au peuple en révolution, des complices, non des modérateurs. des hommes qui partagent toutes ses passions et non des hommes qui les contiennent. « Se contenir pour une révolution, c'est se trahir! « Défions-nous de pareils maîtres. ne laissons pas dérober une seconde fois le sang de la révolution à l'Hôtel de Ville. souvenons-nous de Lafayette! « Craignons que Lamartine ne soit qu'un Lafayette républicain. S'il veut être avec nous, qu'il soit notre otage. forçons-le à nous servir comme nous le voulons, et non comme il le veut! ou remplaçons ces noms par des noms sortis de nous. ou

« adjoignons-leur des hommes qui nous représentent dans leur conseil et qui nous répondent d'eux. soyons debout nous-mêmes derrière eux l'arme à la main, et ne leur permettons de déléguer qu'en présence des délégués du peuple. afin que chacun de leurs décrets soit réellement un plébiscite et que la hache du peuple soit sans cesse visible et suspendue sur les têtes de ceux qui en gouvernant la révolution auraient la pensée de la modérer et la perfidie de la trahir. »

XII.

Ces propos littéralement recueillis dans les groupes de la Bastille, étaient applaudis et votés d'acclamation dans des scrutins tumultueux. des hommes plus animés, plus éloquents, plus remarquables que les autres, furent désignés au nombre de quatorze pour assister au nom du peuple aux délibérations du gouvernement provisoire. ils vinrent à l'Hôtel de Ville, ils se décorèrent quelques instants des signes de leur mission. ils voulurent se faire reconnaître dans leurs titres et dans leurs attributions par les membres du gouvernement. leur voix se perdit au milieu du tumulte de motions diverses qui retentissaient sans cesse autour de la table du conseil. Le gouvernement tout entier s'insurgea contre cette prétention tyrannique d'enlever toute liberté